



•

L'AUTOMNE DES FUSÉES

HUITIÈME ÉPISODE
D'UN FEUILLETON AQUALITTÉRAIRE
OÙ L'ON CONSIDÈRE LE NAUFRAGE
DE L'ÈRE SPATIALE

08

PAR DANIEL CANTY
ILLUSTRATION STÉPHANE POIRIER

Space travel has again made children of us all.
Ray Bradbury, *The Martian Chronicles*, 1950

America no longer is rocket country. Les fusées d'Amérique se meurent de la même rouille que ses trains. Souvent, quand je pense à ce que j'ai espéré, dans l'enfance, de l'infinité des vacances, le titre de la première des *Chroniques martiennes* de Ray Bradbury me revient à l'esprit : *Rocket Summer*. Et je revois une fusée en modèle réduit décrivant une parabole dans le ciel au-dessus du terrain de golf de Lachine, puis notre troupe de petits garçons se dispersant dans les sous-bois pour retrouver son lieu d'atterrissage. Son fuselage de plastique rouge, léger et élastique, l'a préservée de la fragmentation, et nous la retrouvons entière, reposant au fond du sous-bois, sereine comme un œuf sur un nid de mousse. Des années plus tard, dans *Gravity's Rainbow*, je lirai que les fusées V2 sont coiffées d'une matière érectile, dont la tension à l'impact déclenche la réaction en chaîne qui fait éclater la

charge. Je me souviens mal de l'année de nos tirs, mais je ne peux m'empêcher de penser que nos projectiles étaient à peine pubères, et que nous rêvions de nos vies d'hommes en tournant la tête vers le ciel.

La conquête de l'espace est depuis longtemps aux prises avec le déclin de sa virilité. Les médias nous ont annoncé, l'été dernier, la fin de l'ère spatiale américaine. Lorsque *Atlantis*, dernière des *space shuttles* qui ont succédé aux fusées des premiers temps, s'est posée sur la piste de Cape Canaveral, les employés de la nasa, vrais hommes et femmes de nos futurs anticipés, pleuraient à chaudes larmes. Je n'aurais pas eu honte de pleurer avec eux, mais je ne suis jamais allé en Floride. Cela dit, j'ai eu l'occasion de m'émouvoir en passant par Huntsville, Alabama, chef-lieu de la choucroute américaine, où Werner Von Braun et ses

acolytes expatriés ont raffiné la balistique spatio-nucléaire de la guerre froide.

Une guérite se dresse au milieu de la voie de service qui mène à l'arsenal. Un gardien de sécurité fort courtois demande aux automobilistes de présenter leur passeport avant de leur demander de faire demi-tour. Je ne peux m'empêcher de sourire à l'idée qu'on vient de nous refuser l'entrée au pays des fusées. L'adresse de l'arsenal de Huntsville est le 1, Tranquility Lane, et le Dr. Von Braun savait bien que La Mer de la Tranquillité n'était pas vraiment une mer, qu'une idée qui nous apaise dans nos épreuves, et que, comme toute idée, elle conserve une part d'inaccessibilité. Tout de même, ceux qui se rendent jusqu'ici pour ajouter leur nom au recensement perpétuel de l'ère spatiale peuvent réclamer leur place parmi les notes de bas de page de la grande époque, quand les astronautes passaient ce portail pour rencontrer les ingénieurs de leur envol. On ne peut pas tout faire dans la vie, et cette présence au registre me console de ce que ni mes amis ni moi n'ayons eu le temps de devenir astronautes.

Un immense stationnement désert s'étend aux abords de la voie du retour. Derrière une clôture grillagée, de celles qui entourent les cours d'école, on devine la silhouette monumentale d'une fusée Saturn. À ses pieds repose toute une panoplie de fusées vétustes, affalées sur leur flanc. Elles attendent de rejoindre les épaves du Musée de l'espace, un peu plus loin. Ce centre d'interprétation est en fait un vaste cimetière aérospatial, consacré à cinq décennies de conquête de l'espace. Derrière la clôture, on aperçoit *Columbia*, la première des navettes, à jamais figée dans son envol. À ses côtés flotte le module Apollo, suspendu à quelques mètres au-dessus de l'asphalte, son parachute perpétuellement ouvert dans la position de réentrée. Si je veux passer de l'autre côté du grillage, et rejoindre ce condensé d'images tirées des lectures et des émissions de mon enfance, il me faudrait payer une vingtaine de dollars. Je suis en chemin vers le Golfe du Mexique, suivant l'arc d'un autre rêve, et je me contente de considérer le passé à travers les mailles. *Business is business*. Je considère la ferraille du programme spatial sans savoir que dans quatre ans l'État américain déclarerait que l'espace coûte trop cher au commun des mortels, et abandonnerait encore un

peu de ses pouvoirs aux forces cosmiques de la privatisation.

Les millionnaires vacanciers qui voudraient éclipser les héros de notre enfance doivent savoir qu'ils continuent de vivre en rebelles, cachés dans les replis de nos consciences adultes, attendant de revenir au monde dans la fulgurance d'une image. Dans les *Chroniques martiennes*, des fusées, évidentes comme des silos à grain, sont posées dans l'arrière-cour de fermiers du Midwest, résolus à quitter leurs terres pour essaimer vers Mars. Sous le ciel d'été, les étoiles précises s'accordent au chant des grillons et invitent doucement au décollage. L'espace est l'affaire de tous. Un automne avant Huntsville, au milieu d'un voyage où mes lectures ne cessaient de revenir à ma rencontre, j'ai croisé par hasard une version fidèle de cette image de Bradbury.

Je suivais la route patrimoniale 7A, qui serpente à travers les États du Nord-Est américain, quand j'ai pensé apercevoir, à bâbord, le nez d'une fusée. J'ai cru à quelque monument, disons un obélisque dressé au milieu des collines verdoyantes, en mémoire des batailles de la guerre de Sécession qui ont ravagé ces terres. Une vérification empirique s'est avérée nécessaire. J'ai trouvé le chemin jusqu'au sommet de la colline qui surplombe la petite ville de Warren, au New Hampshire, pour découvrir, au cœur d'un charmant parc, un véritable engin spatial.

Il s'agit d'un missile Redstone identique à celui qui a propulsé la capsule d'Alan B. Shepard Jr., le 5 mai 1961, dans le premier vol suborbital de l'humanité. Shepard, qui allait quelques années plus tard marcher sur la lune, est né à Derry, au New Hampshire, à quelques milles de là. (C'est aussi le lieu de naissance du poète Robert Frost, auteur du « Chemin le moins fréquenté », mais c'est une histoire pour une autre fois.) En 1971, l'ingénieur militaire Ted Asselin, au moment de quitter son poste à l'arsenal de Huntsville, a demandé à ses anciens employeurs s'il pouvait acquérir un des missiles désarmés qui, alors déjà, s'empilaient à proximité. *Just pay for the transport*. Il s'est alors engagé dans un pèlerinage de 1300 milles, avec l'intention avouée de rapprocher les enfants de Nouvelle-Angleterre du programme spatial, pour les inciter à

une carrière scientifique ou astronautique. *I thought of the children who were far removed from America's Space Program, except for television, and that seeing the real thing might interest some child in the science or the space program.* Merci Ted.

Rocket Summer évoque le miracle de saisons superposées par la puissance évocatrice des fusées : la chaleur des décollages fait fondre l'hiver d'Ohio, et les citoyens murmurent avec admiration le nom de cette saison artificielle. C'est par un jour d'automne que je passe à Warren. Un garçon du New Hampshire, au nom ordinaire d'Américain, a marché sur

la Lune. Sa fusée se dresse dans la fraîcheur de l'heure bleue. À son pied, un couple d'adolescents papote et s'embrasse. Je crois retrouver, dans les bois de Nouvelle-Angleterre, la fusée que j'ai jadis cherchée dans les sous-bois de Lachine, au Québec. Elle ne s'est pas écrasée, au bout de l'arc descendant du rêve, *on top of the scrapheap of history.* Elle a continué de grandir sur une colline du New Hampshire. Je ne suis plus l'enfant que j'étais, je ne suis pas l'homme que je croyais devenir, mais je leur ressemble. L'automne est doux, nous vivons sur terre, et l'ère spatiale n'a pas pris fin. •

LE BATHYSCAPHE N°8,
PRINTEMPS 2012

—

LASOCIETEDESGRANDSFONDS.COM

